

# Exil: Parcours de Femmes

## (30 ans)



L'Iran, voici mon pays d'origine et beaucoup de raisons m'ont poussée à le quitter. Déjà, il y a un dictateur et je n'y trouvais aucune liberté en tant que femme, et je ne me sentais pas du tout respectée. En quittant mon pays, mon rêve était d'être libre car en Iran on m'avait dit qu'en Europe, les filles s'habillaient comme elles le voulaient, qu'elles faisaient ce qu'elles voulaient. On me décrivait l'Europe comme le paradis. J'ai été mariée de force à 12 ans avec un homme qui avait 13 ans de plus que moi. Ensemble nous avons donné naissance à mon premier enfant. Quelques années plus tard, mon mari est décédé et ma famille m'a alors mariée à un autre homme. J'ai mis au monde mon deuxième enfant, Shahab. Ensuite mon mari, mon enfant et moi avons décidé de nous enfuir du pays pour nous diriger vers l'Europe.

J'ai confié mon premier enfant à ma belle-mère et je suis partie. Un jour, je retournerai en Iran pour lui car cela fait 9 ans que nous ne nous sommes plus vus.

Nous avons payé un passeur qui nous a accompagnés à pied dans les montagnes pour arriver en Turquie. Le trajet fut très long et douloureux, je suis tombée dans un lac et il faisait très froid. Tous ces kilomètres avec mon fils dans les bras et le stress de me faire tuer par la police des frontières était terrible. J'entendais les balles à côté de ma tête, nous nous sommes placés derrière de grosses pierres pour nous cacher et je donnais des médicaments à mon fils pour qu'il s'endorme et qu'il ne pleure pas. Enfin, arrivés en Turquie, nous avons été accueillis par des personnes qui tenaient une ferme, nous avons pu nous y reposer et nous sécher un peu. Ils nous ont généreusement donné un peu d'argent pour le futur. Ensuite, une voiture est venue pour nous emmener dans la capitale, à Istanbul. Nous avons rencontré d'autres passeurs qui devaient nous conduire en Europe pour 40 000 dollars. Ils ont pris tout l'argent et sont partis. Ils nous ont tout volé, nous n'avions plus un sou pour vivre. J'ai donc dû faire la manche et dormir dehors pendant 2 mois avec mon mari et mon bébé. J'ai ensuite contacté ma mère pour qu'elle puisse m'envoyer de l'argent pour aller en Grèce avec un autre passeur. Comme elle n'avait pas beaucoup de sous, elle vendit ses bijoux, ses meubles, etc. pour me faire sortir de là. Grâce à elle, nous sommes montés dans un petit bateau gonflable dans lequel 30 autres personnes étaient avec nous. Nous étions très serrés et nous ne devions pas bouger pour tenir tous sur le bateau. Malheureusement, quelques-uns sont tombés et impossibles de les sauver car personne ne savait nager! Arrivés en Grèce, nous avons directement déchiré le bateau pour que les gens de là-bas ne nous forcent pas à y remonter pour retourner en Turquie. Le soir même, la police nous a trouvés et nous sommes allés en prison pendant 2 semaines, les hommes et les femmes étaient séparés. Ensuite, la police nous a donné des tickets de bateau pour aller dans la capitale. À Athènes, les habitants n'étaient pas accueillants, entre les insultes et les violences physiques, nous avons vite compris que nous n'étions pas les bienvenus. Nous avons dormi avec 15 personnes dans 2 chambres pendant 2 mois et nous devions payer 10 euros par nuit. Mon mari se droguait mais comme nous n'avions pas beaucoup d'argent, il ne pouvait pas acheter sa substance. Quand il n'avait pas sa dose, il me frappait et m'obligeait à aller faire la manche. Heureusement, une église nous a généreusement nourri tous les soirs. Je voulais aller en Italie avec mon mari, mais il m'a abandonné pour une autre femme et ils sont partis pour l'Angleterre ensemble. J'étais très triste et seule. Mais, pour mon fils, je n'avais pas le droit de baisser les bras. J'ai essayé 13 fois de monter sur des bateaux qui partaient pour l'Italie, et la 14<sup>ème</sup> fois j'ai enfin réussi à monter sans ticket. À mon arrivée, j'ai directement fait la manche pour pouvoir nourrir mon fils. Le soir, je me cachais dans les plaines de jeux pour que

les gardes ne me voient pas. Un jour, j'ai rencontré un homme dans le parc qui parlait la même langue que moi, il m'a aidé à téléphoner à ma mère et il m'a conseillé de quitter l'Italie car il n'y avait pas d'aide sociale, etc.

J'ai suivi son conseil et j'ai réussi à prendre un ticket pour Paris. J'ai dormi quelque temps dans la rue mais pendant la nuit des gens m'ont fait du mal, je me suis vraiment sentie mal, comme si n'importe quel endroit où je me trouvais, je n'étais pas acceptée...

Quelque temps après, j'ai pris un ticket pour Anvers. Mon but était de m'éloigner le plus possible de l'Iran. Durant mon parcours, il y a eu de nombreuses fois où je n'ai pas pu me nourrir. Je n'avais donc pas toujours assez de lait dans ma poitrine pour pouvoir alimenter mon fils. Arrivée dans la gare, Shahab n'avait plus de force et vomissait, j'avais tellement peur. Je criais et pleurais. Le personnel de sécurité de la gare est venue à mon aide, nous avons réussi à communiquer en anglais. J'ai expliqué que je n'avais pas de papiers et que j'étais iranienne. On m'a emmené alors dans un bureau, et un médecin est venu diagnostiquer mon fils. Nous sommes allés à l'hôpital. Le lendemain, la police a pris nos empreintes digitales puis nous sommes restés 2 semaines à la clinique pour Shahab. Ensuite, je suis allée à un Centre pour réfugiés pour les femmes à Jette et j'ai enfin pu commencer à communiquer et à m'ouvrir avec les personnes qui m'entouraient. Mais deux femmes ont commencé à m'embêter car elles n'aimaient pas les iraniens, nous nous sommes beaucoup disputées et cela a créé des problèmes. Le directeur du Centre a compris qu'elles me harcelaient et il a donc décidé de me transférer dans un autre Centre à la campagne près du Luxembourg. Mais dans ce Centre c'était pire, les réfugiés n'étaient pas du tout respectueux avec moi, heureusement les « gardiens » étaient très gentils et m'apportaient beaucoup de sécurité. Après 9 mois au Centre, mon assistante sociale m'a informée que la Belgique était d'accord que je reste et qu'on allait m'envoyer une carte d'identité, je n'arrivais pas à y croire car on m'avait dit que c'était très compliqué de pouvoir rester en Belgique et qu'il fallait avoir beaucoup de chance ! Quand on m'a montré le papier officiel, je suis tombée dans les pommes. J'étais très heureuse. On m'a donc donné 3 mois pour quitter le Centre et, durant ce temps, mon assistante sociale et moi avons cherché un appartement. Nous avons enfin trouvé un logement, j'étais ravie. Tous les jours, j'amenaient mon fils à la crèche, et je prenais des cours de français avec des bénévoles qui enseignaient les langues aux réfugiés. J'ai voulu essayer de trouver un travail mais à chaque fois on me demandait si j'avais de l'expérience en Belgique, des études, etc. , mais je n'avais rien du tout donc on me refusait toujours. Je me suis dit qu'il me fallait un diplôme, et comme j'ai une famille de boulangers, j'ai décidé de chercher une formation de pâtisserie, mais on ne m'acceptait pas non plus dans les formations car je ne parlais pas assez bien le français. Les

années passaient et je ne trouvais toujours pas puis on m'a dit que si j'habitais à Bruxelles, ce serait plus facile pour moi de trouver une formation. Puis, j'ai reçu une super maison sociale à Marche-en-Famenne, j'avais beaucoup de chance. Mais j'y suis restée seulement quelques mois car je voulais partir pour trouver un travail. Je suis donc allée à Bruxelles et, après un mois, j'ai trouvé une chambre de 12 mètres carré. Normalement il était interdit d'y vivre car insalubre. Mais le propriétaire connaissait un policier du quartier qui était d'accord de fermer les yeux. La pièce se trouvait derrière la villa du propriétaire et c'était là qu'il mettait ses poubelles. Il m'a aménagé la place pour que je puisse y vivre. Il y avait beaucoup de souris et pendant 8 mois, tous les soirs, je dormais en boule sur une machine à laver et mon fils sur un petit fauteuil. Pour cet endroit, je payais 650 euros et je n'avais plus que 300 euros par mois pour manger, pour les médicaments etc. Après 8 mois, le propriétaire vendit sa villa et me jeta dehors. J'étais donc à la rue. J'ai demandé à une église de me loger mais ils n'y avait pas de place, elle accepta par contre de me donner de la nourriture tous les jours pendant 2 semaines. Le CPAS quant à lui a accepté de me payer un hôtel pendant 2 semaines le temps de trouver un logement. J'ai pu être locataire d'un appartement à Uccle pendant 1 an et demi. Le propriétaire était un monsieur âgé. Et souvent, j'allais l'aider dans sa vie quotidienne. Connaissant mon histoire et par gratitude il m'a offert une maison à Forest dans laquelle je vis encore actuellement. J'ai pu intégrer une école de pâtisserie qui nous envoyait faire des stages d'observation. J'ai fait deux stages différents pour tester si j'étais capable de travailler. J'ai les ai bien réussi tous les deux et j'ai pu être engagée dans un marché bio. Un collègue m'a harcelée pendant trois mois et j'ai décidé d'arrêter mon contrat. J'ai alors continué à faire des stages, et le dernier patron pour qui j'ai travaillé m'a proposé un emploi dans sa boulangerie. Et aujourd'hui j'y suis encore !

Je ne parle jamais de l'Iran à mon fils car pour moi, ce ne sont que de mauvais souvenirs. Un jour, il lira mon histoire que je suis en train d'écrire en perse. Je constate que l'Europe et l'Iran sont vraiment deux mondes différents. Par exemple en Europe, les enfants n'obéissent pas toujours à leurs parents. Alors qu'en Iran les filles travaillent beaucoup à la maison et on ne quitte pas nos parents tant que nous ne sommes pas mariées. Parfois des hommes de 40 ans restent encore avec leurs parents car ils n'ont pas trouvé de femmes. Je préfère élever mon enfant ici car je voudrais lui éviter les problèmes culturels que j'ai eus en Iran. Aujourd'hui, je suis fière de mon parcours et je suis heureuse d'avoir toujours persévéré, malgré toutes les difficultés que j'ai pu rencontrer sur ma route, cela fait la femme que je suis aujourd'hui !

*Elina & Elian*

*5TQ Institut de la Vierge Fidèle*